

LE DOSSIER DE PRESSE  
DE "THÉSÉE"

Après les dossiers de presse de *L'Immoraliste* (seize articles publiés dans nos n° 19, 20, 21, 22 et 24) et des *Faux-Monnayeurs* (en cours de publication : vingt-cinq articles dans nos n° 21, 22, 23, 24, 26 et 27), voici le début de celui de *Thésée* — dont on sait que l'édition originale parut dans la série "French Pantheon Books" éditée à New York par Jacques Schiffrin (ach. d'impr. 12 janvier 1946) et l'édition définitive, chez Gallimard (ach. d'impr. 20 juin 1946).

ROBERT KEMP

(*Les Nouvelles Littéraires*,  
19 septembre 1946)

(*De Robert Kemp (1885-1959), on a dit qu'il était le critique moderne le plus imprégné de culture antique. Titulaire du feuilleton littéraire des Nouvelles Littéraires alors qu'il était critique dramatique au Monde — après l'avoir été au Temps —, il devait succéder à Émile Henriot au feuilleton littéraire hebdomadaire du grand quotidien.*)

THÉSÉE

Un bien grand nom, Thésée, posé par M. André Gide sur la couverture d'un conte petit, mais parfois profond... *Thésée* est un divertissement d'alexandrin philosophe. Ne pas aimer Anatole France, et composer, au crépuscule de la vie, un philtre tout francien, d'érudition légère et de rêverie personnelle, d'humour et de gravité, érotique de-ci de-là, — comme, aussi, faisait Voltaire, — mélancolique et presque poignant en deux ou trois passages, dissimulés avec pudeur ou camouflés avec art, voilà une des contradictions qui sont M. André Gide même, témoignent de son activité spirituelle, — car un esprit qui cherche paraîtra toujours capricieux, — et de sa sincérité volontaire. Il faudra, cette biographie de Thésée,

réduite à l'essentiel, à côté de laquelle la *Vie de Thésée* de Plutarque, parallèle à celle de Romulus, semble un pesant monument, que le lecteur de loisir l'épluche, repli à repli, ainsi qu'une noix. Il y prendra plus de plaisir que de peine, conformément à une des fables de cet oublié, Florian...

S'il va, mon lecteur, de l'extérieur à l'intime, il s'amusera d'une forme minutieusement affinée. Jamais M. Gide qui aime assez à refléter dans ses écrits, tout en restant fidèle au style mince et limpide, ses plus récentes lectures, n'a mieux imité le langage de son cher Montaigne. Peut-être, s'il a vraiment relu Plutarque, devrais-je dire notre cher Amyot. "*L'important c'était de ne point se laisser appoltronner par aucune (femme).*" — "*Remonté sur le bord, je tendis, de mon plus galant, l'onyx à la reine.*" — "*J'étais mal ressuyé du mal de mer.*" — "*Non point de lui faire du mal, mais plutôt de vous accointer avec lui de manière à lever un malentendu...*" — "*...juré par Poséidon de la retrouver au palais si tôt ensuite.*" — "*Sans mon abandon, ne fût advenu rien de tout cela, si avantageux pour elle...*" Et des tellement que, des la même amitié (pour l'amitié même), qui sont comme pincées d'épices, pour donner au texte un chaud et vieux fumet. Vous savez combien M. Gide s'intéresse aux menus problèmes de grammaire, de vocabulaire, de métrique. Dès l'abord, on a la satisfaction de voir qu'il s'est appliqué pour nous plaire. Ce ne sont pas là des imitations, des citations de vieux auteurs, comme n'importe quel élève en peut faire. Mais, plus subtilement, des tours à l'ancienne, quasi spontanés, jaillissant d'une élocution intérieure enrichie dès longtemps, et qui ne se lasse pas d'acquérir.

Sur quels documents, pour faire parler le vieux Thésée, se rappelant sa jeunesse, ses monstres étouffés et ses brigands punis, et "la Crête fumant du sang du Minotaure", et "Ariane aux rochers contant ses injustices", s'est appuyé M. Gide ? Je ne crois pas qu'il ait voulu se charger d'un lourd bagage... Il est, sans doute, parti de cette *Phèdre* racinienne qu'il admire et, pour une jeune comédienne, a naguère si bien commentée. Quand Thésée soupire qu'Hippolyte était "extrêmement pudibond", il parle comme parlait Sarcey, venant d'écouter le jeune Mounet. Il a sans doute parcouru, dans l'édition de "la *Pléiade*", Plutarque, mais n'en a pas gardé grand-chose. Pour la plongée de Thésée au fond de la mer, il a accomodé, ce me semble, et transposé dans le ton de l'ironie, l'ode exquise de Bacchylide qu'Alfred Croiset expliquait à ses élèves, toute neuve, c'est-à-dire à peine retrouvée et déchiffrée. Cette ode est intitulée *Les Adolescents ou Thésée*. Je dois avouer que l'antique poète ionien garde la supériorité de la foi, de la fraîcheur, et d'une indi-

cible grâce. Le miracle de Thésée rencontrant, au fond de la mer, de la pleine mer, des Néréides qui le fêtent et couronnent sa jeune tête, est remplacé par une tête piquée, du haut du rivage, et la feinte d'un onyx que Thésée cachait dans sa main, et présente comme un don de Poséidon, et une preuve qu'il est le fils du dieu, comme du reste le bruit en a couru dans tout le monde ancien. C'est ainsi que, toujours, l'interprétation rationaliste qui, si j'ose dire, a raison, tue la poésie, et le charme des mythes. Et pourtant, lui aussi, M. Gide, est poète ! Il a des paragraphes enchanteurs. "*O jardins en extase, suspendus dans l'attente d'on ne savait quoi sous la lune ! C'était au mois de mars ; avec une tiédeur délicieuse palpait déjà le printemps...*" (Oh ! la ravissante inversion !) Poète à la mode de sa génération, à la mode de Pierre Louÿs et de Valéry, néo-Hellènes. Mais il est sarcastique aussi. On ne peut lui demander de croire aux miracles du paganisme. Il a déjà bien assez des autres.

Désireux de nous ramener en Crète, M. Gide n'a pas osé ignorer les fouilles d'Evans ; il a peut-être lu les gros livres sur Cnossos ; ou tout simplement les chapitres de Glotz, ou même les quelques pages du pauvre Robert Cohen, dans son *Histoire grecque*, à la portée de tous. De là sont tirés les détails sur l'habillement de Pasiphaé et des deux petites princesses, Ariane et Phèdre ; cette description de la "Parisienne" de Cnossos que Thésée, évidemment, ne nomme pas ainsi, à quoi l'eussent contraint Meilhac et Halévy, dégustateurs d'anachronismes ; et les fourchettes du festin, et la double hache et les fleurs de lys, emblème de la royauté minoenne. Ce n'est pas tiré de fort loin ; mais utilisé avec beaucoup d'esprit, et plus de discrétion que n'en montra, inopportunistement, le dernier décorateur de *Phèdre* à la Comédie-Française. M. Gide écrit joliment : "*Tous et toutes, serrés jusqu'à l'absurde par des corselets bas et des ceintures, avaient des tailles de sablier.*" La substitution du sablier à la quèpe banale est heureuse, délicate. Les femmes et les jeunes hommes en frac, ou les officiers coquets, avaient, au temps où M. Gide écrivait *Amyntos* et *Paludes*, des tailles de sabliers. Il a dû sourire avec une tendre et moqueuse mélancolie.

Je me suis attardé sur l'écorce, pour vous persuader que *Thésée* est d'abord un objet d'art. M. Gide l'a fait petit pour le faire avec soin, comme il est dit dans *Namouna*. Mais si vous ouvrez les lèvres du fruit, — une expression à lui, — pour atteindre le noyau et l'amande, vous serez récompensés. Je ne vais pas pousser des cris d'extase ; M. Gide a été plus profond, ce me semble, qu'il n'est ici. Je vois dans *Thésée* une sorte de revue des thèmes gidiens ; moins provocants, aigus, perçants qu'ils ne le furent à leur naissance. Baignés dans cette

sagesse onctueuse qui vient à tous, vers le soir. Adoucis, émoussés non par le scepticisme, — en quoi M. Gide ne ressemble pas, n'a jamais ressemblé à France ; c'est même sa force, — mais par une sérénité socratique, une sorte de majesté patriarcale. Thésée a perdu son fils préféré. M. Gide n'a pas d'enfant. Pourtant, "il ne suffit pas d'être, puis d'avoir été : il faut léguer et faire en sorte que l'on ne s'achève pas à soi-même." M. Gide éprouve la tristesse de ceux dont la race, immémoriale, qui remonte à la première cellule vivante dans le plasma marin, va s'achever quand eux-mêmes se "résumeront" en un dernier soupir, selon le mot du *Cimetière marin*. Un testament philosophique, c'est plus beau qu'un testament de partage entre enfants ou petits-enfants. Mais c'est encore plus triste. Thésée est un peu ce testament. Le Thésée de l'adolescence, avant les exploits, n'est-il pas le Gide des *Nourritures terrestres*, un Nathanaël obéissant qui "caresse des fruits, la peau des jeunes arbres, les cailloux lisses des rivages, le pelage des chiens, des chevaux, avant de caresser les femmes", et aime même, ô Freud, à être "assis à cru sur l'herbe fraîche ou l'arène embrasée" ? Il est cruel, ce bel animal inconscient. Par deux fois, M. Gide insinue que l'oubli de la voile noire, l'oubli fameux qui fit Égée se précipiter dans les flots, n'était pas involontaire. "Égée m'empêchait", dit avec une concision terrible Thésée vieilli, face à sa conscience. Et encore : "Je me voyais déjà roi d'Attique." Ce soupçon, je ne crois pas qu'on le rencontre chez aucun auteur grec. C'est une invention de M. Gide, atroce, démoniaque ; mais à considérer, hélas ! tant d'ambitieux, perspicace. Voyez l'histoire de Louis XI ; et voyez Shakespeare, pour ne prendre que de hauts exemples.

Les épisodes les plus saisissants, où M. Gide a poursuivi et atteint les grands symboles, c'est l'histoire d'Ariane et de son fil ; la rencontre de Thésée avec Dédale, et surtout avec Icare ; la fondation d'Athènes ; et le dialogue de Thésée et d'Œdipe. Pour mieux voiler sa pensée, il a flâné sur des polissonneries délicates, sur Pasiphaé et ses souvenirs taurophiliques, ou d'*afficionada*, si j'ose dire, et sur les avances que lui fait l'ardente Ariane. Hors-d'œuvre qu'un Fénelon, certes, — ma foi ! j'ai pensé plusieurs fois à Fénelon, en lisant *Thésée*, et aussi au jeune Anacharsis, dont Thésée a l'insatiable curiosité, et l'amour des voyages ; il y reste aussi *Grec* qu'un Français, de terre en terre, reste *Français*, — qu'un Fénelon, donc, n'eût point servis à son élève. Nous les tolérons fort bien ; mais, je l'avoue, sans y tenir absolument... Donc, Ariane, au bout du fil, attend le retour de Thésée, qui n'aura qu'à rembobiner pour la rejoindre. Le labyrinthe n'est pas seulement le repaire du Minotaure. C'est, plein de parfums troublants, un vrai "paradis artificiel", baudelairien ; l'image de

la vie sensuelle, dissipée, et de ces mille "expériences" voluptueuses qu'un esprit disponible et "non prévenu" comme celui de Thésée, né avant la morale, donc immoraliste, traverse avec enthousiasme. Il faut pourtant revenir à la sagesse ; se laisser ramener par le devoir, dont le fil d'Ariane est le symbole. Ariane elle-même, qui tient le fil, peut-elle être identifiée, comme l'a pensé notre ami Lefèvre, à la conseillère assidue, à l'inflexible et grave pensée qui veilla si longtemps sur la vie de M. Gide, et dont la silhouette, vaporeuse, circule dans le *Journal* ? Je n'oserais l'affirmer qu'avec précaution. Ariane cependant, Icare l'explique, c'est bien le devoir : *"ton attachement au passé. Reviens à lui. Reviens à toi. Car rien ne part de rien, et c'est sur ton passé, sur ce que tu es à présent que tout ce que tu seras prend appui."* Développement, en somme, du delphique et socratique "Connais-toi", que M. Gide modernise, en l'obscurcissant un peu, mais aussi en y ajoutant une nuance de prix : *"Obtiens-toi."* Se connaître tel qu'on est ? Non, tel qu'on devient en se méditant, c'est-à-dire se perfectionner par l'étude intelligente et... comparative de soi-même.

Icare est mort. Thésée cependant le rencontre. Icare est "l'inquiétude humaine", la recherche, "l'essor de la poésie". Or cet effort, dignité de notre espèce, excuse de notre existence, se transmet, et ne meurt pas. Je vous recommande deux pages, ici, d'une rare beauté. De l'abandon d'Ariane par un Thésée qui se veut toujours disponible, et qui raille un peu, — il y a du rustaud chez lui ; du primitif, en tout cas, — cette lyrique, cette chanteuse de plaintes rythmées, cette Louise Labbé, cette Valmore, cette Noailles de l'Archipel, M. Gide n'a pas tiré de pensées très frappantes. Ou sans doute m'ont-elles échappé. Tandis que la phrase de Dédale : *"...Dans la faune entière, chaque animal peut bien mourir sans que l'espèce... s'en trouve aucunement appauvrie ; car il n'y a pas d'individus parmi les bêtes, TANDIS QUE SEUL COMPTE, PARMI LES HOMMES, L'INDIVIDU"* ne manquera pas de vous exciter comme moi. Ainsi parle celui qui, de bonne foi, se crut marxiste, quand il n'était que (si je puis dire) charitable, selon l'exhortation de saint Paul...

Il faut encore signaler cet Œdipe aveugle, mais doué, depuis que toutes les apparences du monde se sont évaporées pour lui, d'une vie intérieure ardente, lumineuse... Cet Œdipe aussi, curieusement préchrétien, qui parle de la rédemption par la souffrance. Ce n'est pas là compléter ; c'est préciser Sophocle. Personne n'osera pourtant dire que l'aube de Bethléem ait blanchi le front de Sophocle. Mais il y a tant de passerelles délicates, aériennes, solubles dans l'air, de la sagesse des traïques à celle des évangélistes !... Enfin, Thésée — son nom le dit, — est essentiellement le fondateur d'Athènes.

nes, des Athènes. La réunion des bourgades attiques fut son œuvre politique ; et entre nous on eût pu l'oublier, si Athènes n'avait été le climat où le génie aryen a donné sa plus belle fleur. "Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront meilleurs et plus libres... J'ai fait mon œuvre..." Thésée dit vrai. Et M. Gide a le droit de finir ainsi son livre. Car, on le voit, après tant d'injustes querelles : il est le serviteur inquiet, ce qui est le mieux, passionné, parfois douloureux, toujours libre, de la vérité.

LOUIS PARROT

(Les Lettres Françaises, 20 septembre 1946)

(Romancier du Grenier à sel (1944), critique des poètes (auteur pour les "Poètes d'aujourd'hui" de Seghers d'un Éluard, d'un Lorca, d'un Cendrars), Louis Parrot tient alors dans l'hebdomadaire d'Aragon, sous le titre "Les Livres et l'Homme", le feuilleton littéraire.)

#### LE SECRET DE THÉSÉE

André Gide publie, aujourd'hui, un *Thésée* auquel il travaillait depuis fort longtemps, et dont il nous entretenait déjà dans son *Journal*. On a parlé bien vite de "testament littéraire". On a vu dans ce récit le résumé de son œuvre. En fait, ce livre nouveau dans lequel abondent tant de vieilles idées nous aide à définir la position actuelle de l'auteur, et, en maint passage, c'est André Gide lui-même qui parle par la bouche de ses héros. Mais on aurait tort de voir seulement en *Thésée* un reflet fidèle de l'auteur. Derrière cette image que nous offre ce miroir, il y a de nombreuses ombres, et bien des fantômes qui s'agitent et qui, chacun, veut nous révéler sa petite histoire personnelle. Si le ton confidentiel du récit, le rappel d'aventures qui s'étagent sur toute une vie et, surtout, le *je* du narrateur font croire à une identification de l'auteur de *Saül*, de *Perséphone* et d'*Œdipe* et du fondateur d'Athènes, il ne faut pas oublier que le moindre personnage de Gide, pris au hasard de son œuvre, est toujours l'un de ses porte-parole. Gide n'est pas seulement Thésée, mais aussi Œdipe, Minos, Dédale et, pourquoi pas ? Ariane, Pasiphaé ou la complexe entité Phèdre-Glaucos.

Tous ces personnages sont-ils vivants ? Non. Du moins pas à la manière où on l'entend d'ordinaire. Gide n'a pas créé de type (à l'exception peut-être de Lafcadio), c'est lui-même que l'on retrouve dans tous ses héros. Ceux-ci ne pèchent jamais par excès d'individualité. Ils sont seulement dessinés à grands traits sur un recueil de maximes que la couleur de leurs tuniques et de leurs attri-

but mythologiques n'empêche pas de lire. Aucun d'eux n'est très bien fixé. Et, d'un livre à l'autre, il n'est pas rare que leurs réapparitions se contredisent. A plusieurs reprises, dans son œuvre romanesque et théâtrale, Gide fait appel aux mêmes héros qu'il tire de la Bible ou des fables grecques. Mais leur personnalité et leurs caractères changent selon les besoins de la démonstration et les symboles qu'ils expriment prennent des sens différents, souvent opposés. Cela importe peu, à vrai dire et ce qui fait pour certains la richesse de ces symboles, c'est peut-être la diversité des interprétations qu'ils nous proposent.

Comparons par exemple l'Œdipe (du drame qui porte ce nom) à cet Œdipe qui vient, dans *Thésée*, chercher un asile en Attique. C'est le même personnage, mais il a bien évolué. Le premier Œdipe, qui ne veut pas d'un bonheur "fait d'erreur et d'ignorance", accepte volontiers l'horrible châtement qu'il s'est infligé. Il ne veut pas entendre parler des dieux. Tirésias l'ambête avec son mysticisme et sa morale. Il est persuadé que l'humanité "est sans doute beaucoup plus loin de son but, que nous ne pouvons entrevoir, que de son point de départ, que nous ne distinguons déjà plus". Les devins n'ont pu répondre aux énigmes. C'est lui, Œdipe, qui a découvert que le seul mot de passe c'est : l'Homme. *Car, comprenez bien, mes petits, dit-il, que chacun de nous, adolescent, rencontre, au début de sa course, un monstre qui dresse devant lui telle énigme qui nous puisse empêcher d'avancer. Et bien qu'à chacun de nous, mes enfants, ce sphinx particulier pose une question différente, persuadez-vous qu'à chacune de ses questions la réponse reste pareille : oui, qu'il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions, et que cette réponse unique, c'est : l'Homme.*

Voilà qui est bien. Cet Œdipe est un homme de notre temps. Mais, en vieillissant un peu plus, Œdipe change. Sans doute ne désavoue-t-il pas ce qu'il a dit, mais il a peur de s'être un peu trop avancé. C'est à nouveau à Tirésias qu'il donne raison lorsqu'il dit qu'il faut *cesser de voir le monde pour voir Dieu*. Il ne voit plus les hommes, il a perdu tout contact avec eux. Il oppose le monde intemporel, que lui a fait découvrir sa cécité, au monde extérieur, et se réjouit d'avoir atteint ainsi un état de *félicité suprasensible...*

On retrouve ici l'écho des tendances mystiques, très surveillées d'ailleurs, éparses dans bien des livres de Gide, et qui, toutes voilées d'ironie, constituent une des constantes de son œuvre. Mais l'auteur du *Prométhée mal enchaîné* se garde bien d'affirmer quoi que ce soit sans nous offrir aussitôt tout ce qui nous permettra de le contredire. Car ce n'est jamais qu'à demi qu'il croit

ce qu'il dit. Comme son Icare, il n'extrait du plus beau syllogisme que ce qu'il y a mis d'abord. *Si j'y mets Dieu, je l'y retrouve. Je ne l'y trouve que si je l'y mets.* Et encore il n'en est jamais bien sûr.

A cet Œdipe, qui revient si prudemment en arrière se placer sous la protection des dieux, répond un autre Gide, celui qui, par la bouche de Thésée, tire la moralité du récit et, cette fois, il n'y a plus d'équivoque. C'est lui qui veut avoir le dernier mot. Ce Thésée, qui a dominé ses passions, a renoncé aux honneurs, a instauré, par des réformes sociales et politiques, une ère de paix fort démocratique, est un homme qui a réussi, un homme qui ne doute plus. Il a rempli son destin. Il lui est doux de *penser qu'après lui, grâce à lui, les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres.* Et ce Gide-Thésée conclut ainsi, non sans une orgueilleuse et assez légitime confiance dans le jugement de la postérité : *Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre.*

Mais c'est une œuvre fort raisonnable, trop calculée peut-être qu'il a accomplie. Et l'on ne voit guère où est son mérite dans tout cela. Il a été un héros chanceux, un roi prospère, visiblement protégé par un destin qui sait fort bien ce qu'il fait. C'est un fils de famille à qui l'on a acheté un grade dans l'armée, à sa naissance. Le mérite ? Il n'en a guère plus que ses compagnons et ses devanciers dont le Minotaure dévorait bon an mal an une bien plus grande quantité que nous le dit la légende. De mérite personnel, on n'en voit pas trace. Thésée aura une vie confortable et quelles que soient les épreuves qu'il devra subir, il sait fort bien qu'elles seront récompensées.

Tout est à l'avance préparé, combiné par un *deus ex machina* qui tient toujours compte des besoins des futurs chroniqueurs, pour faire réussir l'entreprise. Thésée n'aura qu'à descendre du bateau. Tout le décor est monté. Tout le monde est d'accord, même les victimes, pour que le demi-dieu s'en tire avec le moindre mal. Et il n'est jusqu'au Minotaure que Gide nous décrit séduisant et somnolant dans son jardin fleuri, comme l'hermaphrodite de Lautréamont, qui ne se prête volontiers à cette pastorale dont il fait finalement les frais. Oserait-on dire que cet exploit était à la portée de tous ? Non, sans doute, puisque c'est à lui seul que devait être confié le fil d'Ariane.

Et voilà où tout devient plus clair. Ce n'est pas, en fait, à Ariane qu'appartient ce fil merveilleux et invisible ; Ariane n'en est que la dépositaire. Cette femme, à qui la mythologie et la littérature ont vraiment fait la part trop belle, n'est qu'un épisode dans la carrière de Thésée. Elle n'est, si l'on peut dire, qu'un point d'appui. C'est sur elle qu'il devra faire reposer le suc-

cès de son entreprise, mais elle n'en sera aucunement récompensée. C'est d'elle que Thésée devra se détacher pour s'aventurer dans le Labyrinthe : Ariane est condamnée, par sa nature même, à ne jamais pouvoir en forcer l'entrée.

Le fil qu'a donné Dédale, qui est un sage que Gide nous dépeint en une page excellente comme un Léonard-Faust-Piranèse, c'est la connaissance ; c'est la clé qui permet d'aller chez les Mères sans risquer d'être vaincu en route. Sans elle, un homme demeure un enfant ; ses armes demeurent impuissantes. C'est lorsque le cocon sera entièrement déroulé que la chrysalide sera au terme de sa métamorphose, et le héros, en présence de son Minotaure (à chacun son Minotaure). Il pourra dès lors revenir en toute sécurité vers cette Ariane maternelle et un peu méprisée qui l'attend, vers cette matière qu'il domine et à laquelle il pourra sans danger proposer son alliance.

Mais cette connaissance, elle implique le devoir et nous voici fort loin des douteuses recommandations de Nathanaël lorsque Gide nous dit : *Même ivre, sache rester maître de toi. Tout est là.* Et elle implique aussi le respect des valeurs sur lesquelles le temps n'a pas de prise : Thésée ne devra jamais rompre avec le passé. *Reviens à lui, reviens à toi, car rien ne part de rien, et c'est sur ton passé, sur ce que tu es à présent, que tout ce que tu seras prend appui.* Nous retrouvons ici l'une des idées les plus fréquemment exprimées par André Gide. Dans sa réponse à Barrès (*Morceaux choisis*), il compare le passé à un tremplin dont il serait puéril de ne pas oser se servir.

Thésée, qui sait fort bien en tenir compte, est un aventurier, mais c'est un aventurier qui ne perd jamais la tête. C'est pour s'être égaré dans les nuées métaphysiques que le malheureux Icare a trouvé la mort ; il a perdu la terre de vue ; il a cru qu'il lui suffirait de s'éloigner de ses semblables, de perdre le contact avec les hommes pour connaître le secret du Labyrinthe. Ce bel esprit *empêtré dans l'enchevêtrement des problèmes* que son inquiétude aura compliqués un peu plus, qui estime ne trouver d'autre issue que par le ciel, n'a jamais voulu comprendre que le labyrinthe était en lui et que c'était en lui qu'il devait en chercher le secret.

Mais Gide - Thésée a-t-il vraiment trouvé le secret du Labyrinthe ? C'est fort peu probable. Rien ne pourra nous le faire croire, dans cette œuvre immense que le héros grec domine de toute sa hauteur. Et sur quelles bases repose cette œuvre ? *Nous avons bâti sur le sable — des cathédrales périssables,* écrit avec une mélancolique clairvoyance l'un des héros de *Paludee*, qui est un des livres les plus révélateurs du grand écrivain. Thésée n'éprouve plus, semble-t-il, l'inquiétude et le doute de

l'homme traqué que bouleverse la lecture de Kafka (*Journal 1939-1942*) et qui, bien des années avant, ne souhaitait rien d'autre que de mourir *totalelement désespéré*.

Mais cette œuvre qu'il a patiemment édifiée, à laquelle il a apporté tant de soins, dont il a choisi les matériaux avec tant de minutie, elle est travaillée comme les *bâtiments immenses, pélasgiens* dont parlait Baudelaire, par une maladie secrète. Cette maladie, c'est le manque de foi. La ferveur ne remplace pas la foi. Quoi de plus désolant qu'une ferveur retombée ! C'est la foi qui aura peut-être manqué le plus cruellement à André Gide ; et que le regret de ne point la posséder ne remplace qu'imparfaitement. Il a été trop sage ; il lui a manqué ce grain de folie qui nous rend parfois Icare plus sympathique que Thésée. Il n'a pas osé sortir de ses limites. Avec tous ses dons, son style unique, sa sensibilité et l'ironie dont elle se voile, son immense culture, André Gide était capable de faire bien plus qu'il n'a fait. Mais il n'a jamais voulu se risquer. Il a toujours tourné autour du Labyrinthe sans y pénétrer et il aura été victime de sa prudence. Le jour où l'enfant prodigue décide de rentrer à la maison, il est perdu, pour les autres et pour lui-même.

ANDRÉ ROUSSEAU

(*Le Figaro littéraire*,

(*Sur André Rousseau (1896-1973)*, voir le BAAG n° 21, janvier 1974, pp. 60-1. Rappelons que, après l'édition originale américaine et avant l'édition Gallimard, Thésée parut en avril 1946 dans le n° 1 des Cahiers de la Pléiade, revue trimestrielle fondée et dirigée (chez Gallimard) par Jean Paulhan. Et remarquons que le "Mettons que je n'ai rien dit" attribué ici par André Rousseau à Paulhan — ce sont en effet les derniers mots des Fleurs de Tarbes — n'était chez celui-ci qu'une citation... de Gide (de l'"Histoire de Tityre" dans Le Proxéthée mal enchaîné).)

#### LE THÉSÉE D'ANDRÉ GIDE

En même temps que les pages de son journal écrites pendant la guerre, M. André Gide vient de publier un petit ouvrage auquel il songeait, dit-il, depuis longtemps. C'est le *Thésée* qui a paru en tête du premier fascicule des *Cahiers de la Pléiade*. Je ne vois pas, soit dit en passant, qu'on ait salué, comme elle le méritait, la naissance de ces Cahiers. Sous une remarquable présentation typographique dont il faut louer l'auteur, M. Jean Fautrier, ils semblent bien représenter un des rares vestiges de la littérature pure à notre époque. Car vraiment la crise de la littérature n'est pas la moindre de celles que nous traversons. Elle sévit sur les hebdomadaires

dont la plupart, entre la politique et la médiocratie, n'ont pas encore trouvé leur chemin. Elle triomphe avec une sorte d'insolence dans la plus brillante des revues d'aujourd'hui, ces *Temps modernes* où l'on ne voit guère que le document journalistique qui soit d'une substance assez coriace pour résister aux dissections de l'esprit ratiocineur et philosophique. Les *Cahiers de la Pléiade*, eux, tâchent de sauver ce qui reste de la littérature dans ce naufrage : quelques épaves de la vieille *Nouvelle Revue Française*, quelques morceaux de poésie absconse, où d'authentiques bijoux brillent parfois dans le balbutiement appliqué de l'insolite, quelques excursions au bord du néant comme la poésie savait en rêver avant que l'existentialisme l'assassinât, et dont toutes ne sont pas jeux d'esthètes (je songe à l'œuvre pathétique de René Daumal, dont il nous faudra parler un jour) ; enfin, comme un ver malin dans le fruit de serre, cet air de ne pas y toucher, de trouver le faux dans le vrai dès qu'on y touche, de ne pas tenir à ce qu'on aime et de laisser tomber ce qu'on tient, qui se répand sur les écrits dès que l'encre dissolvante de M. Jean Paulhan y met son contreseing. Un des articles de ce premier Cahier, qui est de M. Roger Caillois, a pour titre "Des Excès de la Littérature". Voilà qui dit fort bien, me semble-t-il, la manière dont les *Cahiers de la Pléiade*, à grand renfort de respiration artificielle, mettent en clinique la littérature agonisante. Mais je me trompe peut-être, et, comme dirait M. Paulhan, mettons que je n'ai rien dit. Je m'écarte, en tout cas, de mon sujet, car le *Thésée* de M. André Gide n'est ni excessif ni inutile. C'est même le complément nécessaire d'une œuvre qu'il éclaire beaucoup. On comprend que M. Gide ait eu, de l'écrire, une intention exigeante et tenace.

Les mythes grecs ont toujours été pour M. Gide d'une ressource malicieuse, en ouvrant leur symbolisme accueillant à tout ce que son éthique voulait y glisser, quand elle s'emparait à cette fin d'Œdipe ou du Roi Candaule. (L'autre source de personnages symboliques étant pour lui la Bible, où il a pris Saül.) Je viens d'écrire le mot "éthique". Nul doute en effet, je pense, que l'auteur de *L'Immoraliste* ne soit un moraliste. Au sens large du mot, si l'on veut, et comme il conviendra quand le moment sera venu de placer son œuvre parmi celles des auteurs français qu'on classe dans cette illustre catégorie. Dans les grands écrivains d'aujourd'hui, happés presque tous par le gouffre métaphysique, il est même un des rares, qui soit demeuré sur les rives de la morale, quitte à y tracer des arabesques et des sinuosités qui sont bien à lui. Ses tentatives métaphysiques, dont la plus notoire est *Numquid et tu*, furent brèves, quoique parfois intenses, et semblent définitivement réprimées. Les dernières pages du *Thésée*, nous le dirons tout à l'heure, sont même là pour déclarer que l'éthique de Gide est décidément éta-

blie dans un retranchement d'où l'inquiétude métaphysique est écartée.

Qu'avait donc le mythe de Thésée, pour offrir à M. André Gide un asile où ses idées se vissent ingénieusement loger ? Tout simplement l'épisode central de son histoire, la plus tragique et la plus mystérieuse aussi : le labyrinthe. Si les anti-gidiens se sont offusqués, il y a un instant, de m'entendre parler de la morale de Gide, voilà qui va les faire au contraire jubiler : la morale de Gide élisant domicile dans le labyrinthe, à la bonne heure ! Mais beaucoup d'entre eux savent-ils que cette métaphore a servi à l'un des meilleurs critiques de Gide, à Charles Du Bos, pour écrire un essai de grande classe qui s'appelle "Le Labyrinthe à claires-voies" ? Entre le labyrinthe et les itinéraires gidiens, il y a donc longtemps que la jonction était faite, avec ou sans ironie. Et ce qu'on trouvera de plus remarquable dans le *Thésée*, c'est que le labyrinthe soit pour Gide le lieu, non d'une morale d'immoraliste, mais d'une morale morale si je puis dire.

Nous arrivons à ce lieu célèbre après quelques gamineries et gambades qui viennent tout droit du genre *Caves du Vatican*, et qui ne sont pas du meilleur Gide, à mon avis. Un libertinage scolaire sert ici de fond à de petites plaisanteries comme on en peut faire, par exemple, sur la place indiscrete que les taureaux tiennent dans la famille d'Europe et de Pasiphaé. Mais dès qu'on débouche à l'orée du labyrinthe, le ton change heureusement. Il ne s'agit plus de jouer avec les chères légendes anciennes, mais d'en tirer une sagesse nouvelle. Et la nouveauté qui va sortir de l'ancre du Minotaure est une des leçons les plus morales que la morale ait jamais prononcées : c'est que cette histoire de méandres d'où nul homme ne parvient à sortir doit être interprétée moralement. Car il n'y a chemins si embrouillés en ce monde où l'esprit humain ne sache se frayer une issue. Non, c'est le cœur de l'homme qui s'égaré, avec ses sens. L'invention de Dédale est qu'il a préparé, pour quiconque entre dans le labyrinthe, des breuvages, des parfums, des vapeurs, qui l'enivrent d'erreur et de volupté. Cette ivresse jette chacun dans un mirage qui est comme une projection charmante de sa nature propre, "et chacun, d'après l'imbroglie que prépare alors sa cervelle, se perd, si je puis dire, dans son labyrinthe particulier". C'est afin de garder une volonté préservée de cette ivresse qu'Ariane doit demeurer hors du piège, en tenant ferme le bout du fil auquel est suspendue la chance de Thésée. Ce fil, explique Dédale à Thésée : "Conserve le ferme propos de ne pas le rompre, quel que puisse être le charme du labyrinthe, l'attrait de l'inconnu, l'entraînement de ton courage... Ce fil sera ton rattachement au passé. Reviens à lui. Reviens à toi. Car rien ne part de rien, et c'est sur ton passé,

sur ce que tu es à présent, que tout ce que tu seras prend appui."

Plus d'un lecteur se demande peut-être si c'est bien d'André Gide que je cite ici le propos. J'avoue que j'ai été tenté pour ma part de rouvrir *Les Nourritures terrestres*, pour y cueillir à nouveau mainte suggestion voluptueuse par où le fil d'Ariane aurait chance d'être rompu. Mais je me suis souvenu à temps du conseil final : "Nathanaël, maintenant, jette mon livre", et que pour mettre en contradiction Nathanaël et Thésée, il faudrait d'abord les avoir fixés de part et d'autre. C'est-à-dire qu'il faudrait connaître bien mal M. Gide, et ne pas savoir que sa morale a pour article premier, sinon unique, que la liberté de l'homme ne doit être limitée par rien ni personne. Quand on lui parle de pensée engagée, il réplique dans son *Journal* : "Je ne compte plus que sur les déserteurs." Avant tout, ne pas se laisser faire prisonnier. Ni de certaines ivresses, dont le fil d'Ariane sera la sauvegarde, ni d'ailleurs d'un devoir routinier qui pourrait s'ensuivre, et c'est pourquoi, l'aventure du labyrinthe finie, Ariane sera plaquée, comme pourrait dire M. Gide quand il en use familièrement avec la plus vénérable mythologie. Tel est le double conseil de Dédale à Thésée : "Donc ne t'attarde pas au labyrinthe, ni dans les bras d'Ariane... Passe outre." M. André Gide aime à répéter cette injonction, qui anime pour lui la propulsion de la vie : passer outre. Cet ordre de désobéir à tout commandement limitatif est au principe de son éthique. "Passe outre, va de l'avant, poursuis ta route." On voit que le "Nathanaël, jette mon livre" trouve finalement dans Thésée le disciple le plus fidèle à ce précepte majeur de la morale gidienne.

Quiconque voudrait creuser un peu ce principe d'action dégagée de toute entrave y trouverait le moyen de résoudre ce qui, dans l'œuvre de Gide, paraît être toute contradiction : par exemple, la morale des *Nourritures* et celle du préfacier de Saint-Exupéry. Cette pensée, qui ne tient jamais pour acquise aucune position qu'elle ait atteinte, a le mérite de ne laisser aucune relative vérité de ce monde prendre indûment la fixité de l'absolu. La liberté même... Écoutez Thésée, quand il est devenu roi d'Athènes : "Je pensais que l'homme n'était pas libre, qu'il ne le serait jamais et qu'il n'était pas bon qu'il le fût. Mais je ne le pouvais pousser en avant sans son assentiment, non plus qu'obtenir celui-ci, sans lui laisser du moins, au peuple, l'illusion de la liberté." C'est toujours la marche en avant, en passant outre à tout obstacle, qui recourt à cette liberté nécessaire encore qu'incertaine. "Ma grande force, dit encore Thésée, était de croire au progrès."

Si ce *Thésée* était un long monologue, et non un dia-

logue de théâtre comme tous ceux où M. André Gide a balancé le oui et le non des traditions antiques, c'est peut-être que pour la première fois dans son œuvre M. Gide se détermine, sinon à fixer son message (ce qui serait en somme le trahir), du moins à dresser une sorte de bilan positif d'un mode de vie qui a le plus souvent passé pour ne chérir que le détachement et la négation. Il y a une sorte d'*exegi monumentum* dans le *Thésée*. Avec une indication, pour finir, des limites où l'humanisme d'André Gide ne regrette point de s'être enfermé, en regard des tentations métaphysiques d'où nous avons dit que son esprit s'est aujourd'hui retiré. Si M. Gide ne s'était pas arrêté à cette position de retrait (le seul arrêt, peut-être, qu'il ait prononcé dans sa vie ; mais quelle limitation sa foi au progrès n'en a-t-elle point reçue...), ce serait sur un dialogue vertigineux que s'ouvrirait enfin le monologue de Thésée : sur le dialogue avec Œdipe, dont M. Gide a bien raison de s'étonner que Sophocle l'ait esquissé seulement. Car l'homme qui entre en scène avec Œdipe, ce n'est plus seulement celui qui a résolu tout humainement le problème des actions humaines, entre les impulsions du désir et le sens du bonheur. Œdipe aux yeux crevés, c'est l'homme qui a fermé sa vue aux ténèbres de la terre pour l'ouvrir à la lumière intérieure. "L'obscurité, dit-il, s'éclairait soudainement pour moi d'une lumière surnaturelle, illuminant le monde des âmes... Tout le reste n'est qu'une illusion qui nous abuse et offusque notre contemplation du Divin." Mais Thésée, respectueux de cette pensée sublime : "Je reste enfant de cette terre", répond-il. Et résolument : "J'ai goûté des biens de la terre... J'ai fait mon œuvre. J'ai vécu." Le dialogue qui aurait pu s'ouvrir sur l'infini, M. Gide veut que Thésée le ferme par ce dernier mot. Que les espoirs et les angoisses de *Numquid et tu* aillent donc se taire à jamais dans le silence d'Œdipe. Thésée qui, du labyrinthe au trône d'Athènes, n'a pas mené trop mal en somme son humaine aventure, le roi Thésée, sage intendant de ses désirs, a tout pour symboliser une morale qui s'abrite de l'inquiétude du salut dans l'aménagement du bonheur.

(Suite des Dossiers de presse  
des Faux-Monnayeurs et de Thésée  
aux prochains numéros.)

EN DIFFUSION

Le Secrétariat de l'AAAG est en mesure de fournir à nos Membres — avec une réduction nette de 20 % (franco de port et d'emballage) sur leurs prix de vente en librairie — tous les volumes publiés aux Éditions des Lettres Modernes dans la série annuelle *André Gide* et dans les collections *Archives André Gide* et *Bibliothèque André Gide*. Joindre à la commande le règlement par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide.

## ANDRÉ GIDE

Cahiers annuels. Volumes 19 x 14 cm, couverture balacron.

- |  |             |
|--|-------------|
| 1 (1970). <i>Études gidiennes</i> . 192 pp. (21 F)                     | 16,80 F     |
| 2 (1971). <i>Sur "Les Nourritures terrestres"</i> . 200 pp. (27 F)     | 21,60 F     |
| 3 (1972). <i>Gide et la fonction de la littérature</i> . 240 p. (34 F) | 27,20 F     |
| 4 (1973). <i>Méthodes de lecture</i> . 272 pp. (43 F)                  | 34,40 F     |
| 5 (1974). <i>Sur "Les Faux-Monnayeurs"</i> . 208 pp.                   | Sous presse |

## ARCHIVES ANDRÉ GIDE

Collection non périodique. Vol. brochés, 18,5 x 13,5 cm.

- Francis PRUNER, *La Symphonie pastorale de Gide : de la tragédie vécue à la tragédie écrite*. 1964, 32 pp. Epuisé
- Elaine D. CANCALON, *Techniques et personnages dans les récits d'André Gide*. 1970, 96 pp. (11 F) 8,80 F
- Jacques BRIGAUD, *Gide entre Benda et Sartre : un artiste entre la cléricature et l'engagement*. 1972, 80 pp. (11 F) 8,80 F

## BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE

Collection non périodique. Formats divers.

- Enrico U. BERTALOT, *André Gide et l'attente de Dieu*. 1967. Un vol. relié toile, 22 x 14 cm, 261 pp. (35 F) 28 F
- André GIDE, *La Symphonie pastorale*. Édition critique, avec introduction, variantes, notes, documents inédits, bibliographie, etc. 1970. Un vol. br., 18 x 12 cm, 440 pp. (30 F) 24 F
- Claude MARTIN, *Répertoire chronologique des lettres publiées d'André Gide*. 1971. Un vol. br., 19 x 14 cm, 240 pp. (70 F) 56 F
- Philippe LEJEUNE, *Exercices d'ambiguïté : Lectures de Si le grain ne meurt d'André Gide*. 1974. Un vol. br., 18 x 11,5 cm, 108 pp. (25 F) 20 F

(Entre parenthèses sont indiqués les prix de vente en librairie.)

